



Agnès Sourdillon et Pierre Arditi sont les interprètes épousoufflants de « L'École des femmes ».

ENGUERAND

La chronique théâtre de Philippe Tesson Arnolphe aux enfers

L'École des femmes,

de Molière, mise en scène de Didier Bezace, avec Pierre Arditi et Agnès Sourdillon. Théâtre de la Commune à Aubervilliers (01.48.33.93.93).

Rien ne tient de ce qu'on pourrait trouver à redire à propos de cette *École des femmes* venue d'Avignon et enfin représentée à Paris, devant l'immense bonheur qu'on y a pris. Toute réserve apparaît vétilleuse en regard de la qualité exceptionnelle de l'ensemble de ce spectacle, conduit avec une intelligence souveraine par Didier Bezace et dominé par l'interprétation bouleversante de Pierre Arditi. On ne chicanera donc pas le metteur en scène sur le système de trappes et d'échelles qu'il a imaginé pour assurer les entrées et les sorties des acteurs ; on en comprend le sens, mais l'effet en est gênant. On ne lui cherchera pas noise à propos de ces petits clochers superflus dont il environne l'espace scénique, judicieusement réduit aux dimensions d'un huis clos. Et même, grief plus sérieux, on ne lui tiendra pas rigueur de teinter d'entrée de jeu la comédie d'une coloration sombre, en dépit de la convention, voire de la volonté de Molière. Car ce choix résolument ténébreux a lui aussi un sens et une cohérence : il s'inscrit dans une vision de la pièce à laquelle Didier Bezace ne dérogera pas un instant, et dont la légitimité nous apparaîtra avec une évidence éblouissante. Quelle vision ? Celle d'un Arnolphe possédé, imperméable au doute, totalitaire, aliéné avec une égale fureur à ses passions successives :

la possession, le mépris, la jalousie, l'orgueil, l'amour. Une figure dramatique dont il importait dans ces conditions qu'elle ne prêtât jamais à rire ni même à sourire, jusque dans le premier acte qu'il est d'usage d'enlever assez gaiement. C'est à un passionnant itinéraire psychologique qu'on nous convie donc. La combustion d'une âme, aux couleurs de l'enfer. Le noir n'a jamais si bien convenu à un héros du XVII^e, et Arditi le porte avec un panache et une intensité impressionnants, aussi convaincant dans le fanatisme de l'autorité, lorsqu'il soumet Agnès à sa main, que dans la dislocation de tout son être lorsqu'il l'implore de l'aimer. De la domination à l'abdication, Arnolphe nous offre deux visages terrifiants de l'homme. De ces deux figures, Pierre Arditi nous livre une représentation d'une égale et tragique vérité, corps et âme. En face de lui, un objet qui naît sous nos yeux à la conscience : Agnès. Cette éclosion est l'un des plus purs moments de grâce du théâtre, contenu en quelque 150 vers inoubliables. Agnès, c'est beaucoup plus que l'innocence qui triomphe, c'est la nature qui se venge et qui nous venge. Cela aussi, Bezace le traduit admirablement par le truchement d'Agnès Sourdillon, qui prend soin de jouer, grâce à des trouvailles du geste, du corps et de la voix, bien au-delà de la simple et vulgaire ingénuité. On ira revoir ce spectacle comme on aime retourner volontiers à la musique qu'on aime, pour retrouver le bonheur mais aussi pour découvrir des éclats de richesse qui, parmi un travail si profond et si généreux, nous échappaient à la première vision.